

**CRITIQUE, opéra. BERGAME,
Teatro Donizetti (les 14, 23
et 28 novembre 2024).
DONIZETTI : Roberto Devereux.
J. Osborn, J. Pratt, R.
Luppinacci, S. Piazzola...
Riccardo Frizza / Stephen
Langridge**

C'est avec une production de *Roberto Devereux*, l'un des ouvrages qui compose la "*Trilogie Tudor*", que le Donizetti Opera Festival de Bergame a inauguré sa Dixième édition, dans une nouvelle mise en scène que Francesco Micheli, le directeur de la manifestation lombarde, a confié à son "collègue" Stephen Langridge, actuel directeur artistique du prestigieux Festival de Glyndebourne. Et le choix de la direction artistique s'est porté sur la version originale de la création napolitaine de 1837, une mouture qui fait l'impasse sur l'habituelle *Ouverture*, que Gaetano Donizetti ajoutera cependant l'année suivante, en 1838, pour le Théâtre des Italiens à Paris.

Le principal artisan de la réussite de la soirée (en

coproduction avec le Teatro Sociale de Rovigo) est incontestablement le chef italien **Riccardo Frizza**, auteur d'un authentique tour de force, en imposant une lecture d'une virtuosité époustouflante, tour à tour ample et soucieuse du détail, expansive et intimiste, à la tête d'un **Orchestre Donizetti Opera** qui brille de 1000 feux. Sa marque se retrouve également dans l'impeccable préparation des solistes, les meilleures que l'on puisse trouver aujourd'hui dans ce répertoire.

A commencer par **Jessica Pratt** (Elisabetta) de bout en bout fascinante, au chant impeccablement contrôlé et à la présence vocale et dramatique plus féminine que ce qu'on a l'habitude de voir et d'entendre dans ce rôle, trop souvent transformé en dragon. Ses incroyables notes aiguës filées et autres *pianissimi* la rendent profondément humaine et totalement bouleversante ! A ses côtés, le ténor américain **John Osborn** a fière allure dans le rôle de son amant, le Comte d'Essex, avec sa voix de ténor lyrique de tout premier ordre, son chant constamment séduisant, possédant toute l'étoffe et le métal nécessaires pour traduire la dimension pré-verdienne de la grande scène de la prison, à l'acte III. Il ne brille pas moins dans son duo avec Sara (un des sommets de la soirée !), incarnée ici par la fabuleuse mezzo italienne **Raffaella Lupinacci** (applaudie l'an passé dans le même rôle [dans la Trilogie Tudor donnée à La Monnaie de Bruxelles](#) sous forme de "*pasticcio*"), aussi ardente vocalement que physiquement stupéfiante, et qui remporte un triomphe personnel méritée aux saluts. Las, l'excellent baryton italien **Simone Piazzola**, est en méforme ce soir (le fait de se pincer continuellement le donner et de mettre sa main devant son oreille gauche sont des signes qui ne trompent pas...), et il n'a malheureusement pu faire étalage de ses pourtant magnifiques et impressionnants moyens. Enfin, le ténor bien projeté de **David Astorga** (Cecil) et le beau timbre du baryton-basse lithuanien **Ignas Melnikas**

(Gualtiero) ajoutent au bonheur distillé par la soirée.

Selon ses notes d'intention, le metteur en scène britannique signé une *"mise en scène contemporaine dans un monde élisabéthain fantasmé"*. **Stephen Langridge** y parvient avec beaucoup de goût, même si celui-ci est volontiers macabre, avec la morte qui règne de toute part, à travers un squelette fantomatique, actionné par deux marionnettistes, qui suit la Reine dans ses pas, mais également ce crâne qui trône sur une grande table placée à jardin, aux côtés de divers autres objets symboliques qui rappellent les Natures Mortes du XVII^e siècle hollandais.



Des écrits du rôle éponyme, Robert Devereux (1565-1601), écrivain et poète à ses heures, sont projetés par moments sur les surfaces noires qui constitue l'essentiel de la

scénographie lugubre imaginée par **Katie Davenport** (qui signe aussi les costumes, dont la robe d'Elisabetta qui reprend, en motif, le même crâne que celui posé sur la table). Unique autre élément de décor, le lit rouge vif de Sara suspendu à mi-hauteur, pendant le deuxième acte, ainsi que le trône d'Elisabetta, de la même couleur. Enfin, il faut saluer les superbes éclairages dramatiques de **Peter Mumford**, qui tiennent une place primordiale, notamment dans la scène conclusive, avec des projecteurs qui descendent des cintres pour se placer au niveau du sol, inondant la salle de leur lumière aveuglante.

C'est un triomphe qui est fait à l'ensemble de l'équipe artistique de la part d'un public survolté, et le **Donizetti Opera Festival** ne pouvait débiter sous de meilleurs augures !...

CRITIQUE, opéra. BERGAME, Teatro Donizetti (les 15, 23 et 28 novembre 2024). DONIZETTI : Roberto Devereux. J. Osborn, J. Pratt, R. Luppinacci, S. Piazzola... Riccardo Frizza / Stephen Langridge. Toutes les photos © Gianfranco Rota

AUDIO : Jessica Pratt chante l'air « *Vivi ingrato* » dans *Roberto Devereux* au Festival Donizetti de Bergame 2024

CRITIQUE, opéra. LIEGE, Opéra Royal de Wallonie, le 28 février 2024. VERDI : Falstaff. Jacopo Spirei / Giampaolo Bisanti.

Le tout dernier opéra de Giuseppe Verdi, *Falstaff* (1893), fait parti de ces ouvrages dont on n'a pas fini d'explorer les richesses, tant celui-ci regorge d'inventivité dans les moindres recoins de la partition, tout particulièrement au niveau de l'orchestration pétillante et quasi-pointilliste dans sa caractérisation des situations. A presque 80 ans, le maître italien émerveille par sa capacité à varier les atmosphères, de la verve haute en couleurs du rôle-titre, ridiculisé pour ses petitesesses et sa vantardise, aux mélodies plus épanouies des deux jeunes tourtereaux Fenton et Nannetta (dont le lyrisme frémissant évoque le vérisme, alors en ascension). Que dire, aussi, de la palette subtile aux bois pour ciseler les atmosphères fantastiques au dernier acte, avant une magistrale fugue entre les dix interprètes pour conclure l'opéra ? Coté chant, Verdi laisse de côté la primauté d'une expression ardente pour préférer un quasi *parlando* continu, à même de coller au plus près des situations comiques. Avec l'aide du compositeur et librettiste Arrigo Boito,

Verdi rend ainsi un digne hommage à son dramaturge préféré, Shakespeare, tout en faisant mentir le fielleux Rossini (qui avait déclaré que Verdi n'avait pas la fibre comique).



Pour mettre en valeur cet ultime chef d'oeuvre, l'**Opéra Royal de Wallonie-Liège** a eu la bonne idée de reprendre la production très réussie de **Jacopo Spirei** (né en 1974), [qui avait été créée en 2017 à Parme](#) : l'ancien assistant de Graham Vick donne d'emblée le ton en montrant un immense drapeau britannique en guise de rideau de scène, aussi défraîchi et sale que Falstaff lui-même. La transposition contemporaine montre le laisser-aller du vrai-faux héros, autant dans son aspect physique dégradé que son intérieur exigü. Très fidèle au livret, ce travail s'appuie sur un décor déstructuré et volontiers cubiste, qui ravit par sa fantaisie bon enfant, tout en insistant sur les oppositions sociales entre les protagonistes. Les éclairages très variés, comme les costumes inventifs, donnent une identification visuelle de toute beauté, même si la dernière partie reste plus timide dans l'évocation du merveilleux.

Avec **Pietro Spagnoli**, on tient un des meilleurs interprètes du rôle-titre, capable de rendre crédible la grandeur tragique de ce noble désargenté, par un mélange subtil entre verbe éloquent et prétention ridicule. C'est peu dire qu'il possède le physique du rôle, autour d'une présence scénique qui impressionne tout du long, entre débit sonore, aussi fluide que parfaitement articulé. On aime aussi l'autorité naturelle de **Simone Piazzola** (Ford), à la projection insolente de facilité sur toute la tessiture, de même que le timbre velouté et harmonieux de **Marianna Pizzolato** (Mrs Quickly), toutefois

plus timide dans le médium. Tout le reste du plateau se montre d'une homogénéité superlative, à l'instar d'une **Marie-Andrée Bouchard-Lesieur** (Meg Page), toujours aussi impressionnante au niveau technique.

Falstaff ne saurait être réussi sans un maestro accompli dans la fosse : ainsi de **Giampaolo Bisanti**, qui confirme là tout le bien qu'on pense de lui (voir notamment les récents [Contes d'Hoffmann](#) *in loco*), en directeur musical attentif à la mise en place de ce bijou de précision qu'est *Falstaff*. Le geste vif et allant reste toujours au plus près de la narration, sans jamais couvrir ses chanteurs (hormis dans la *fugue* conclusive, un rien trop sonore). De quoi donner beaucoup de hauteur à l'ensemble, à même d'expliquer l'accueil chaleureux du public, venu en nombre pour l'occasion.

CRITIQUE, opéra. Liège, Opéra Royal de Wallonie, le 28 février 2024. VERDI : Falstaff. Pietro Spagnoli (Falstaff), Carolina López Moreno (Alice Ford), Marie-Andrée Bouchard-Lesieur (Meg Page), Marianna Pizzolato, Anna Maria Chiuri (Mrs Quickly), Francesca Benitez (Nannetta), Simone Piazzola (Ford), Giulio Pelligra (Fenton), Alexander Marev (Dr Caius), Pierre Derhet (Bardolfo), Patrick Bolleire (Pistola), Giampaolo Bisanti (direction musicale) / Jacopo Spirei (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra royal de Wallonie à Liège jusqu'au 9 mars 2024, puis au Palais des Beaux-Arts de Charleroi, le 16 mars. Photos : ORW-Liège / J. Berger.

VIDEO : Teaser de « Falstaff » selon Jacopo Spirei à Liège